



Plusieurs milliers de jeunes Antillaises et Antillais, qualifiés de «dissidents» par l'amiral pétainiste Robert, ont rejoint les Forces françaises libres. D. BLAMEBLE/JMJ PRODUCTIONS/TSR

# Les résistants oubliés des Antilles

**GUERRE MONDIALE • Alors que la Martinique et la Guadeloupe se trouvaient sous le régime de Vichy, plusieurs milliers d'Antillais «dissidents» ont pris les armes pour libérer la France.**

PROPOS RECUEILLIS PAR

PASCAL FLEURY

Leur vaillance reste largement absente des livres d'histoire.

Pourtant, pendant la Seconde Guerre mondiale, les Antillais sont plus de 2500 à avoir traversé l'Atlantique pour porter secours à leurs compatriotes de métropole, s'engageant dans les Forces françaises libres. Alors que le documentaire «Parcours de dissidents», diffusé ce dimanche sur TSR2, fait œuvre de mémoire, l'historien français Dominique Chathuant, professeur dans le secondaire et doctorant, auteur de «La Guadeloupe dans l'obédience de Vichy», explique leur engagement patriotique.

Les anciens combattants antillais prétendent être des oubliés de l'histoire. Votre avis?

**Dominique Chathuant:** Je ne crois pas que les volontaires antillais aient été victimes d'un oubli systématique de la part de la France. En fait, on omet souvent les DOM-TOM dans les statistiques du chômage ou dans les ouvrages consacrés à la France. D'une part, ce sont de

petits territoires, si l'on excepte la Guyane, peu peuplée. D'autre part, l'opinion française a du mal à comprendre que le fait colonial est partie intégrante de sa propre histoire. En témoignent les acrobaties incroyables des enseignants qui développent en terminale deux chapitres distincts sur la V<sup>e</sup> République et la décolonisation alors que les deux faits sont intimement liés. Reste que l'institution vénérable qu'est le Concours de la résistance et de la déportation vient effectivement d'aborder la question des Forces françaises libres en ignorant la «dissidence» antillaise.

Dans la construction de la mémoire nationale française, le documentaire d'Euzhan Palcy a la même utilité civique que le film «Indigènes», de Rachid Bouchareb, à cette nuance près qu'il y a davantage de Français pour porter la mémoire des colonies d'Afrique que pour celle des minuscules Antilles. Mais il ne faut pas y voir un complot mystérieux orchestré par l'internationale colonialiste.

Les «dissidents» se disent délaissés même par leurs compatriotes aux Antilles. Pourquoi pareille indifférence à leur rencontre?

Dans les Antilles, ceux qui ont

réellement combattu ont été reconnus comme tels, même si je comprends qu'ils aient le sentiment de ne pas l'avoir été suffisamment. Une stèle a d'ailleurs été inaugurée à Roseau (Dominique) dès 1947. A la vérité, il y a une ambiguïté sur la notion de résistance en milieu colonial. Lorsqu'on lutte contre les forces de l'Axe, la participation à la résistance est évidente. Mais alors qu'on considère comme résistant celui qui s'est opposé, dans l'Hexagone, aux forces de Vichy, on regarde avec suspicion celui qui s'est attaqué en 1940 à l'administration coloniale ou en 1943 à la gendarmerie guadeloupéenne. Même s'il s'est réclamé de de Gaulle face à une administration soumise à Vichy. Légitimer cette lutte, c'est menacer l'ordre colonial en légitimant la rébellion.

Comment comprendre ce patriotisme, à 7000 km de la métropole?

Cela procède d'un phénomène historique de longue durée: l'assimilationnisme. C'est un cadre de pensée structurant toute revendication. Comme l'a souligné récemment Serge Mam-Lam Fouck, professeur d'histoire contemporaine de l'Université des Antilles, c'est la

culture politique des Antillais et des Guyanais. Ils se perçoivent comme Français et investissent dans les valeurs de la République fondant leur égalité raciale. Reste que certains volontaires n'ont pas pu être acheminés tout de suite sur les bateaux américains qui devaient les amener au front. Certains bâtiments de l'US Navy étant interdits aux «colored».

Comment les combattants antillais étaient-ils accueillis par leurs compatriotes français?

En général, lors des deux guerres et jusqu'au départ de l'OTAN en 1966, les Antillais se sont davantage plaints de leurs relations avec les soldats américains qu'avec la population métropolitaine. En métropole, il y a eu en 1923 et 1939 des cas très médiatisés de discrimination. Celui de 1923 a fait l'objet d'un avertissement de Poincaré alors président du Conseil. Celui de 1939 s'est soldé par la fermeture de l'établissement incriminé. Il fallait défendre la cohésion entre la France et son empire, face aux menaces de guerre. Le racisme était toujours vu comme une tare des Allemands ou des Américains. Sa dénonciation prenait des accents xénophobes, visant les

uns ou les autres. On n'imaginait pas qu'il puisse toucher de bons Français et l'évocation du passé esclavagiste était toujours tempérée par l'idée que l'esclavage français avait été moins dur que les autres.

En juin 1943, sous la pression populaire, l'amiral pétainiste Robert a dû fuir les Antilles. Les insulaires n'en ont pas profité pour revendiquer l'indépendance. Votre explication?

C'est justement le mode de fonctionnement de la pensée assimilationniste. Même quand on s'oppose à l'autorité coloniale de l'amiral Robert, c'est au nom de la France contre ses mauvais serviteurs. Mais Robert n'est pas parti sous la seule pression de la foule. Il y a aussi eu défection de l'armée de terre et d'une partie de la marine qui était son principal soutien. Il faut rappeler que le passage à la France combattante se fait aux Antilles avec la marine nationale de la France libre. Celle-ci est accueillie comme la représentante de la vraie France qui chasse la mauvaise. Les instances élues sont rétablies et le blocus est levé. Pourquoi des gens qui se sentent Français réclameraient-ils alors l'indépendance?!

## REPÈRES

### 2500 Antillais dans la Résistance

> En été 1940, lorsque la France est envahie, la Martinique et la Guadeloupe, bien que situées dans la zone d'influence américaine, se rallient au maréchal Pétain. Les populations locales ne sont pas consultées.

> L'amiral Robert, qui a débarqué aux Antilles en 1939, entre en scène. Alors que plusieurs bâtiments de guerre mouillent à Pointe-à-Pitre et Fort-de-France, et que 286 tonnes d'or de la Banque de France échappent aux Allemands à Fort Desaix, le haut-commissaire applique les directives de Vichy d'une main de fer. Avec le gouverneur Sorin, il bannit des politiciens opposés à Pétain, multiplie les arrestations, révoque les conseils municipaux. Seuls cinq maires de couleur peuvent conserver leur poste dans l'archipel.

> Les «dissidents», comme les nomme l'amiral Robert, rejoignent les îles anglaises sur de frêles esquifs. Formés au combat aux USA, au Canada ou en Grande-Bretagne, ils sont finalement plus de



Drapeau de la section de la Martinique de l'Association des Français libres. TSR

: 2500 hommes et femmes à prendre part à la libération de la France, participant à la bataille de Monte Cassino, au débarquement de Provence, aux combats dans les Vosges, dans les poches de l'Atlantique ou en Alsace. > La résistance s'organise aussi aux Antilles. Excédée par les pertes de libertés (même l'alcool est à l'index), la montée du racisme et le blocus américain, la population se soulève au printemps 1943. En été, l'amiral Robert et le gouverneur Sorin prennent la fuite. PFY

## LA SEMAINE PROCHAINE

### L'AFFAIRE DE SUEZ

Il y a cinquante ans, l'Égypte de Nasser se prononce pour la nationalisation du canal de Suez. Français, Anglais et Israéliens décident alors de lancer une action d'envergure. Ils avaient auparavant signé un pacte secret. Une décision tripartite qui va bouleverser le monde. Cette partie d'échecs politique à l'échelle planétaire sera mise en lumière dès lundi sur RSR-La Première à l'enseigne d'«Histoire vivante», dimanche prochain sur TSR 2 au travers d'un documentaire richement documenté d'Arnaud Hamelin et Peter Hercombe, et vendredi prochain dans «La Liberté». LIB

# «Un zeste d'aventure, beaucoup de patriotisme»

A l'âge de 16 ans, Henri Joseph quitte les Antilles à l'appel du général de Gaulle. Dans une interview accordée en 2006 au Réseau France Outre-Mer<sup>1</sup>, le président de l'Association des dissidents de la Martinique revient sur son parcours. Extraits:

«Nous étions jeunes. Il y avait un zeste d'aventure, beaucoup de patriotisme. (...) On ne partait pas seul. On volait des gommières, des pirogues qui servaient aux pêcheurs, pour partir avec. (...) Honnêtement, pendant la traversée du canal de Sainte-Lucie, on a eu la plus belle peur de notre vie. (...) J'ai ensuite passé deux mois à Trinidad où j'ai signé l'acte d'engagement dans les Forces françaises libres pour la durée de la guerre, plus 3 mois. Nous avons été formés aux Etats-Unis, au Fort Dix dans le New Jersey. C'était un camp immense, au moins la surface de la Martinique, avec des dizaines de milliers d'hommes. J'y suis resté 4 mois pendant lesquels nous avons été rompus «en principe» à tous les alés du combat militaire, avec des entraînements à balles réelles. (...)»

» Pour nous distinguer nous avions

sur l'épaule gauche une épaulette sur laquelle était inscrit «Free French Forces». Cela signifiait que nous n'étions pas des Nègres comme les Nègres américains et qu'il n'y avait pas lieu de nous discriminer. (...) En septembre 1943, on nous a embarqués dans un «liberty ship», dans un convoi qui faisait presque 200 bateaux et on nous a dirigés sur Casablanca au Maroc. (...) Dès notre arrivée on a voulu nous prendre nos uniformes parce que les uniformes américains étaient beaucoup plus beaux et solides que les tenues d'officiers français. (...) Ensuite, on nous a exilés dans un camp dans le moyen Atlas, à El Hajeb. Il faisait 35 à 40°C la journée et -10 à -15°C la nuit. Nous n'étions pas habitués à ce climat.

» Début mai 1944, nous sommes arrivés en Italie. C'est lors de la bataille du Monte Cassino que nous avons compté nos premiers blessés et nos premiers tués. Nous commençons à connaître vraiment la peur, les odeurs des machabées, les obus, nous n'étions plus des novices... A la mi-août 1944, nous avons débarqué de nuit sur les côtes de Cavalaire en France. Nous ne savions



Henri Joseph a sauté sur une mine lors de l'attaque du Mont-Faron. TSR

pas où nous étions, nous apercevions juste des sillons, et nous nous sommes planqués dedans. Le comique de l'histoire c'est qu'en levant nos yeux, nous nous sommes rendu compte qu'il y

avait plein de raisins au-dessus de nos têtes: nous étions dans des vignes. Nous connaissions la canne à sucre, le fruit à pain mais pas le raisin... Une heure ou deux après, tout le monde avait la diarrhée! Il a fallu avancer comme ça toute la journée! (...)

» Le jour où je me suis fait plomber, c'était du côté de Hyères. J'ai été blessé au front. Nous avons ordre d'attaquer un petit fort au bas du Mont-Faron. D'abord, j'ai sauté sur une mine puis ensuite un Allemand m'a balancé une grenade dessus. Ce n'était pas très fair-play mais c'était la guerre... J'y ai perdu ma jambe droite.

» Dans notre bataillon, nous avons obtenu une dizaine de décorations pour 16600 types au feu. Nous étions à la commémoration du débarquement à Cavalaire dans le Var. Nous avons visité le Mont-Faron qui a été transformé en musée. J'y étais avec des amis, des anciens combattants. Il n'y avait absolument rien sur nous. C'est comme si on n'avait jamais existé. Je me suis mis à chialer. A 78 ans, comme un gamin.» PFY

<sup>1</sup> <http://parcoursdedissidents.rfo.fr>